

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 25 fr.	Six mois... 44 fr.
Trois mois... 13 fr.	Trois mois... 22 fr.
Chèque postal Feraud 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

DANS L'ANGOISSE DU VERDICT

TOUT A L'HEURE...

Renaitra-t-elle à la Vie ?

Ce furent cinq journées que les souvenirs, les émotions, les passions, les incidents et les idées remplirent tumultueusement.

Après un an de silence dans sa cellule de Saint-Lazare, Germaine Berton a repris contact là, pour un moment, avec la vie. Elle a, en moins d'une semaine, revu tous ceux qui, en vingt ans, l'avaient fait souffrir, espérer, désespérer, se révolter, agir. Elle a, comme en un film dont les images tourneraient au rythme même de son cœur, assisté au déroulement de son histoire tragique, depuis son enfance abandonnée jusqu'à son adolescence indignée.

de massacres, les exploiters de cadavres, nous n'oublions pas le symbole de Noël.

Un enfant naît dans une étable, sans père. Ses langes sont des haillons. Et cet enfant sera le rédempteur. Il grandira dans la misère et enseignera l'Amour. Il se révoltera contre les marchands du Temple et les soudards sans âme. Il prononcera : « Pardonnez... »

Et, à l'anniversaire de sa naissance, chaque année, par toute la terre, les hommes s'embrassent et se livrent à la joie.

Puissent les jurés qui vont décider ce soir, du sort de Germaine Berton, écouter la voix des cloches de Noël... Qu'ils rendent cette enfant à la vie. La vie lui doit tant de présents...

Demain matin, tous les enfants de riches trouveront près de leurs souliers, dans la cheminée, de beaux joujoux, comme à chaque Noël...

Messieurs les Jurés, la petite Germaine n'a jamais rien eu dans les siens. Souvent, hélas ! elle n'avait même pas de souliers à mettre...

Demain matin, dites au Père Noël de laisser tomber dans les bottines de cette enfant, en compensation de tant de misères passées, le plus beau présent qu'elle puisse souhaiter aujourd'hui : la liberté.

LE LIBERTAIRE.

Le vrai coupable

Le procès de notre chère Germaine aura permis, à tous ceux qui en suivirent le cours, de tirer de multiples enseignements.

Grâce aux habiles questions posées aux témoins de la défense par M^{re} Henry Torrès, nous avons pu connaître la valeur réelle des théories royalistes et surtout nous faire une opinion définitive et véridique sur les tribulations de la rue de Rome.

Jamais encore on avait assisté à pareille débâcle d'aspirants dictateurs ; jamais boudruche ne fut dégonflée plus pitoyablement que la boudruche royaliste.

Ceux qui insultent, menacent et montent des échafaudages d'infamie dans leur quotidien se sont montrés, à part Real del Sarte, de bien paisibles témoins.

Les gens qui ourdisaient des complots contre ceux qui s'obstinaient à ne pas vouloir admirer furent, à l'audience du mercredi 19, d'une prudence exemplaire dans leurs réponses... et surtout dans leur mutisme ; exception faite pour le sourd et tourmenté Maurras.

Le gros saligaud que les électeurs de Paris envoyèrent à la Chambre (comme s'ils avaient voulu discréditer tout à fait le Parlement en lui déléguant un pitre) ; l'immonde crapaud, qui chaque jour éructe et platonne dans son journal, eut l'impudence de venir faire la louange de celui dont il a la mort sur la conscience.

Mouché par Torrès, quand celui-ci lui reprocha d'avoir, par peur personnelle des coups de ceux qu'il essaya de faire assassiner, envoyé Germaine vers Plateau, le bouffon du Roy ne sut quoi répondre et lamentablement il laissa la salle, escorté par deux inspecteurs de la sûreté qu'il accusait, quelques jours auparavant, d'être des assassins à la solde de l'Allemagne.

Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, l'Action Française du lendemain d'imprimer que Torrès avait eu peur de Daudet et qu'il avait trouvé en lui un maître.

Rodomontades qui seraient bouffonnes, n'étaient la tragédie qui se déroulait aux Assises.

Mais, en ce qui concerne les révélations qu'il devait faire sur l'acquittement de notre Germaine avec la police et l'Allemagne, silence complet ; cela se conçoit. Sachant fort bien que le jury parisien n'est pas aussi stupide que les lecteurs de sa feuille, il a écarté le ridicule du roman-feuilleton... en tombant dans celui de la lâcheté.

Mais, ce qui domine tout le procès, l'impression qu'aura tout homme impartial à la simple lecture des débats, c'est la désinvolture avec laquelle les gens de l'Action Française prêchent le meurtre et surtout la préoccupation constante des chefs à ne jamais accomplir eux-mêmes les actes qu'ils considèrent comme nécessaires ; c'est aussi la peur constante dans laquelle vivent ces gens qui insultent et font assommer leurs ennemis politiques.

Les quelques aveux qui ont échappé aux divers camelots du roy témoins dans l'affaire nous ont démontré publiquement que leurs « leaders » avaient organisé tout un

service de renseignements permettant de trouver leurs victimes à l'heure où ils voudraient les faire tomber sous leurs coups. M^{re} Torrès, en une réplique cinglante à Real del Sarte, tira la meilleure leçon de ces agissements.

« Quand on veut tuer Jaurès, dit-il, on le trouve ; quand on veut tuer Daudet, on trouve Plateau ! »

Il y a, à ceci, une bonne raison : c'est que Jaurès ne voulait faire tuer personne, tandis que Daudet méditait des guet-apens et prenait par avance ses précautions contre les représailles.

Léon Daudet apparaît maintenant à nos yeux comme le plus vil des vils ; les assassins ont au moins le courage d'affronter leur victime ; lui, il fait assassiner !

C'est Daudet qui fit chaque jour ces appels au meurtre contre tout ce qui s'opposait à son triomphe politique ; c'est Daudet encore qui déclencha la campagne de haine contre tous les pacifistes ; c'est Daudet, toujours, qui pourvut amplement le plateau de Vincennes et qui peupla les bagnes de ses victimes ; c'est Daudet, enfin, qui, par le chantage continu qu'il exerça sur Poincaré, amena le gouvernement à la politique criminelle de la Ruhr... et la fatalité voulut que ce fût Marius Plateau qui tomba sous les balles de Germaine !

Aussi n'est-il rien de plus émouvant que la déclaration qu'elle fit, face au provocateur :

« Je regrette douloureusement d'avoir tué Plateau à votre place ! »

Nous qui avons toujours eu le plus grand respect pour le geste individuel, nous avons en même temps professé notre plus grand mépris pour la provocation.

Quand un geste nous semble nécessaire, nous l'accomplissons nous-même, sans jamais inviter quelque autre à le faire à notre place.

C'est la destinée des provocateurs de faire toujours double victime : celui qui accomplit l'acte suggéré, celui qui tombe sous les coups... et le provocateur est toujours assez adroit pour se mettre à l'abri du danger.

Daudet a sur la conscience, dans l'affaire Plateau, deux victimes : celui qui est mort et celle qui, depuis un an, gémît dans une geôle.

Si j'étais juré, je sais bien quel serait mon verdict : j'acquitterais Germaine Berton. Et si j'étais Daudet, je me ferais sauter la cervelle pour me libérer du remords.

J.-Louis LAEROL.



(Croquis d'audience)

SEVERINE
qui, durant l'audience d'avant-hier, apporta un témoignage si émouvant en faveur de notre Germaine.

ABONNEZ-VOUS

Jusqu'au 8 janvier 1924, nous consentirons à tous ceux qui s'abonneront au *Libertaire Quotidien*, les prix de faveur portés sur notre manchette.

A partir du 9 janvier 1924, le prix de l'abonnement sera élevé comme suit :

Pour la France :
3 mois 16 fr. au lieu de 13 fr.
6 mois 32 fr. au lieu de 25 fr.
Un an 64 fr. au lieu de 48 fr.

Pour l'Étranger :
3 mois 24 fr. au lieu de 22 fr.
6 mois 48 fr. au lieu de 41 fr.
Un an 96 fr. au lieu de 80 fr.

Les abonnements nous parviennent chaque jour, nombreux (une centaine en moyenne). Il faut que, d'ici le 8 janvier, cette moyenne se maintienne ; il serait bon qu'elle fut dépassée.

Que chaque camarade fasse, en faveur de nos abonnements, tout l'effort possible.

CE SOIR : Une édition spéciale

Malgré l'empressement que mettront les camarades à accourir aujourd'hui au Palais de Justice, tous nos lecteurs ne seront pas là — Boulevard du Palais — au moment où la grande nouvelle, nous l'espérons bonne, fera passer un frisson de joie au cœur des plus dévoués.

Aussi, pour que le verdict de la Cour d'Assises soit porté à la connaissance du public parisien par le seul journal qui s'est jeté hardiment dans la mêlée et s'est mis à l'entière disposition de la prisonnière pour la soutenir et la sauver, « Le Libertaire » quotidien tirera, aussitôt la sentence des jurés, un numéro spécial de nombreux camelots crieront ce soir et cette nuit dans les rues de la Capitale.

Ouvriers parisiens ne vous couchez pas trop tôt ce soir. Attendez d'être fixés sur le sort de la courageuse enfant. Descendez dans la rue demander ce numéro du « Libertaire ».

Nota. — Les camarades anarchistes qui voudraient aider les camelots pour la vente de notre édition spéciale sont priés de voir notre administrateur Lentente, qui se tiendra dès 19 heures, 123, rue Montmartre.

Le Centenaire de J.-H. Fabre

L'homme

Certains hommes dépassent leurs contemporains de toute l'épave puissance de leur volonté. Il y a les débauchés qui deviennent les Maxime Gorki, les chercheurs d'or qui deviennent les Jack London, les gâte-sauce qui deviennent les Pierre Hamp, il y a les J.-H. Fabre qui deviennent des savants en vendant des oranges sur le marché de Beaucourt.

J.-H. Fabre fut une de ces natures extraordinaires que rien ne décourage, une de ces têtes qui font face à l'adversité avec une si belle assurance qu'elles en triomphent à chaque coup. Rappelons, point par point, la vie du naturaliste nous entraînerait beaucoup trop loin, malgré le grand enseignement que comporte cette vie. Toutefois, il est impossible de ne pas jeter un coup d'œil rapide sur cette existence de labeur surprenant. Tout d'abord, le petit Fabre possédait des parents qui ont la spécialité d'échouer dans toutes leurs entreprises, ce qui les amène à déambuler indéfiniment par la France en quête de la bonne affaire. Le jeune garçon se trouve naturellement handicapé par tous ces changements, et ses premières études sont on ne peut plus fantaisistes. On le trouve à Beaucourt, vendant des oranges sur le marché, puis travaillant à la construction d'une voie ferrée, mais ne manquant pas une occasion de s'instruire en dévorant les quelques loquins qu'il peut se procurer.

C'est dans ces conditions qu'il se présente à un concours pour obtenir une bourse à l'Ecole primaire supérieure : il sort avec le numéro 1. Il ne tarde pas à posséder ses brevets et à entrer en fonctions comme instituteur. Il continue à travailler, apprend tout seul les langues mortes, obtient tour à tour ses baccalauréats, ses licences en sciences physiques et naturelles, son doctorat en sciences naturelles, etc. Entre temps, de Carpentras, il a été nommé au collège d'Alajaccio et il profite de son séjour en Corse pour étudier la faune et la flore de l'île. Puis le voici de retour à Avignon. En dehors de son travail professionnel, il cherche, cherche sans répit, s'occupant à la fois de chimie, de minéralogie, d'entomologie. Ses travaux intéressants sur l'alizarine attirent sur lui l'attention du ministre Victor Duruy, qui se prend d'amitié pour le travailleur solitaire et le présente à Napoléon III. Mais la cour n'enchantait pas Fabre et les honneurs l'indiffèrent. Il préfère à l'empereur sa petite ville de province et son labeur tranquille.

Hélas ! sa tranquillité, on vient la lui troubler sous toutes sortes de motifs. En 1867, à Avignon, il avait fondé un cours d'histoire naturelle où il enseignait les jeunes filles comme les jeunes garçons. Cela ne plut pas aux dévots de la ville. Une cabale est montée contre le professeur. Sa propriété, une vieille ligote, le met à la porte. Il doit renoncer à son cours. Et, par là, ce sont de petites vexations. Ses collègues, les professeurs du lycée d'Avignon, considèrent avec jalousie ce travailleur et le surnomment « la mouche », à cause de ses recherches sur les insectes. D'autre part, Fabre, très sauvage, se re-

fuse à toutes les cérémonies, visites d'usage, etc., ce qui lui attire, bien entendu, l'inimitié des autres fonctionnaires. Mais peu lui chaut. Il lui reste d'abord son travail passionnant, ensuite quelques amitiés certaines, dont celle du philosophe Stuart Mill. Enfin, la retraite approche, il pourra bientôt se retirer en pleine campagne et étudier les hôtes de son « harnas ». Le voici à Sérignan, dernière étape, où, définitivement libéré des contraintes de la société (sauf pourtant quelques travaux de vulgarisation à faire pour gagner un peu d'argent), il peut achever, en dix ans, ce chef-d'œuvre que sont les *Souvenirs entomologiques* et mourir paisiblement, ayant dépassé quatre-vingt-dix ans et ayant vu se lever, discrète, l'aube de sa gloire.

Le naturaliste

Les modernes commencent aujourd'hui à attaquer les conceptions de J.-H. Fabre. Il semble qu'il y aurait alors une distinction à faire. On peut considérer en Fabre le naturaliste et le philosophe. Or, il est, en effet, évident que les conceptions philosophiques de Fabre sont extraordinaires, ment simplistes. Sa théorie de Dieu et de l'univers est celle du vieux curé de campagne qui soupire : « Voyons ! regardez ces jolis oiseaux, ces beaux fruits, ces merveilleuses floraisons, comment voudriez-vous que Dieu n'existe pas ! Il suffit de regarder combien est belle la nature pour s'apercevoir de l'incontestable existence de Dieu. » Oui, J.-H. Fabre a un raisonnement analogue, et c'est, je crois, parce que la question lui était fort indifférente dans le fond. Là n'était point ce qui l'intéressait. Mais comme il lui fallait bien, pour la bonne marche de son œuvre, adopter une position philosophique, il avait choisi la plus simple.

Maintenant, lorsque l'on fait abstraction de Fabre philosophe, et qu'on ne s'occupe que de Fabre naturaliste, l'affaire change du tout au tout.

Ce qui vous frappe en premier lieu chez J.-H. Fabre, c'est son esprit d'observation. Darwin avait raison lorsqu'il l'appelait « l'observateur inimitable ».

En effet, Fabre était doué à la fois d'une patience à toute épreuve et d'une intuition quasi géniale. Passionné pour ces recherches, il ne tenait aucun compte du temps passé sur l'insecte étudié. Il demeurait immobile et attentif durant des heures, oubliant de manger, couché parmi les broussailles de son harnas. Aucun insecte ne pouvait lui échapper longtemps ses secrets. Et Remy de Gourmont pouvait écrire dans sa « Physique de l'Amour » : « Un seul observateur m'a semblé digne de foi en ces matières : c'est M. J.-H. Fabre. L'homme qui, depuis Réaumur, a pénétré le plus avant dans l'intimité des insectes et dont l'œuvre est véritablement créatrice, peut-être sans qu'il s'en doute, de la psychologie générale des animaux. » Et Remy de Gourmont a raison. C'est grâce à cette connaissance extraordinaire de ce petit monde que Fabre a fait sur l'instinct ces études si attachantes qui devaient donner lieu à tant de discussions. Il faudrait pou-



(Croquis d'audience)

NOTRE GERMAINE
Cette jeune fille de vingt ans a affronté, là, dans cette salle d'assises, toute la méute des limiers de boue et de sang. D'un front serein et d'une bouche méprisante, elle accueillait leurs injures et leurs menaces. Elle ne reçut rien de sa mère que le rappel des froideurs passées. Mais, en vagues chaudes et incessantes de sympathie, d'amour et d'admiration, elle eut le flot des témoignages de la défense. Son vieil oncle, tout en larmes, les amis de Tours, les copains de Paris et puis... tous ceux qui avaient trouvé en elle l'image incarnée de leur propre sentiment de révolte contre les réacteurs de la rue de Rome. Et Séverine apporta enfin, à cette petite qui n'avait jamais connu les baisers d'une maman, le tendre enlacement de sa voix charmante et soupirante.

Et puis, ce fut le retour à la Conciergerie. Et, durant tout ce dimanche, elle fut seule.

Cellule aux murs salis d'inscriptions stupides. Jour rare. Les heures sont longues, mécaniques.

Pendant cinq jours, elle a revécu vingt ans de sa vie, avec intensité, fiévreusement, à grandes visions rapidement parcourues.

En ce dimanche, elle vient de connaître encore une fois les minutes vides et innombrables du prisonnier.

Enfin, voici l'aube de ce lundi.

Elle devra entendre la parole de M^{re} Campinchi, comme l'on sent du vinai-gre sur une blessure. L'avocat de la partie civile, comme durant les cinq jours précédents, s'efforcera d'être méchant, insidieusement, surnoisement. Le Procureur de la République demandera la condamnation. M^{re} Henry Torrès, de tout son cœur et de toute son intelligence, demandera, au nom de toutes les victimes de l'Action Française, l'acquiescement de Germaine Berton.

Dès minuit les cloches sonneront la Noël.

Noël ! Noël ! Malgré les déviations du christianisme, malgré l'horrible parodie qui fit des disciples de Jésus les serviteurs de l'Autorité, les béneisseurs

voir dire ici l'histoire de la mante religieuse, du scarabée nécrophore, du sphex languedocien, du scorpion, etc., de tous ces petits êtres aux curieuses mécaniques qui évoluent silencieusement autour de nous sans rien nous révéler de leur mystérieuse existence. Qui donc expliquera jamais par quel miracle le grand paon peut sentir sa femelle à plusieurs kilomètres ? Comment l'ammophile hérissee peut arriver à découvrir sous terre les chenilles ou les vers gris qui se cachent sous les plantes et scus le gazon ? Comment l'insecte qui recueille si soigneusement de la nourriture pour ses larves ne s'apercevra pas des pièges grossiers que lui tend l'observateur ?

C'est à l'étude de ces faits infimes que J.-H. Fabre a consacré sa vie.

Là, Fabre ne s'est pas contenté de consigner ses observations sur des fiches recueillies. Il a voulu nous servir vivantes ces scènes de vie, de vie intense quoique minuscule. « Virgile des insectes », ainsi qu'il avait surnommé un poète, lui a su animer ces bestioles auxquelles nous faisons si peu attention en temps ordinaire.

Et, avec sa connaissance sans égale de l'infiniment petit, le grand mérite de J.-H. Fabre sera d'avoir fait œuvre de poète en même temps qu'œuvre de savant.

Georges VIDAL.

Le Centenaire de J.-H. Fabre célébré à Sérignan

Les admirateurs de Henri Fabre sont venus nombreux à Sérignan pour célébrer le centenaire de la naissance du savant entomologiste. La neige couvre les plaines environnantes, mais le soleil brille et favorise la fête.

M. de la Paillonne, maire de Sérignan, salue les invités, qui se tiennent sous l'harmonie. M. Mangin, directeur du Muséum National, délégué du ministre de l'Instruction publique, après avoir retracé la vie difficile de Fabre et célébré sa gloire mondiale, prend officiellement possession de l'harmonie, qui devient propriété nationale.

Ainsi, une fois de plus, c'est après la mort que l'on s'occupe de l'homme, alors que, de son vivant, on l'aurait laissé facilement mourir de faim.

Le docteur Legros, auteur d'un intéressant ouvrage sur Fabre, était présent à la cérémonie, qui s'est terminée sur les inévitables discours de circonstance.

PARIS !

De quoi se compose Paris ? Telle est la question posée par un quotidien du soir. Quantité de personnalités du monde littéraire, scientifique ou artistique se sont empressées de répondre à l'enquête et nous ne serions nullement surpris d'apprendre que Paris est composé plus particulièrement d'étrangers que de Parisiens, si nous considérons le nombre colossal de provinciaux qui sont attirés par la Ville-Lumière, dans l'espoir d'y faire fortune.

Mais cela n'est pas Paris. Il en est un autre qu'ignorent probablement tous ces littérateurs en mal de copie, tous ces avocats à la recherche d'une cause célèbre, tous ces politiciens véreux, tous ceux qui ont abandonné leur terroir pour pouvoir évoluer à leur guise dans la grande cité.

Non, cela n'est pas Paris ! Il y a, à côté de toute cette oisiveté qui s'étale publiquement, le Paris qui travaille. Hélas ! ce Paris ne fait plus aujourd'hui honneur à la réputation et à la légende qui s'est accréditée, et qui en faisait le cerveau de la révolte et de la liberté.

Hélas ! hélas ! le peuple de Paris nous le connaissons, nous autres : nous avons vécu sa vie depuis des années, depuis toujours, pendant des heures qui nous ont paru des éternités, pendant des mois qui nous ont paru des siècles, et si la misère et la souffrance laissent encore un peu de place à la pudeur, nous sentirions nos fronts rougir de honte à la pensée que nous faisons partie de ce bétail humain qui compose Paris.

Paris ? Voulez-vous le connaître ? Descendez avec nous dans le métro, le soir, à 8 heures, alors qu'après s'être courbé pendant huit heures, parfois plus, sur sa machine, sous l'œil autoritaire d'un contre-maître, le peuple de Paris, ivre de « liberté », regagne le taudis où il a élu domicile.

Rogardez, avec quelle joie il s'entasse dans des fourgons étroits où il ne peut ni bouger, ni remuer. Remarquez avec quelle vigueur il pousse fermes, enfants, vieillards, pour entrer ou sortir plus rapidement de ce gouffre qui comprime ses poumons, qui abîme sa santé, qui abrège sa vie et qui le mène lentement mais sûrement au tombeau.

Admirez-le, le peuple de Paris, et demandez-vous si c'est bien le même qui a fait la Fronde, la Grande Révolution et la Commune.

Il fut encore un temps où une cause célèbre, la justice outragée, faisaient dresser tout le peuple asservi de la capitale pour réclamer ce qui lui semblait être le droit.

Les pavés ont résonné, les murs ont été ébranlés et les cliques gouvernementales ont tremblé.

Est-ce que le peuple de Paris ne vivra plus jamais ? Est-il mort pour les chansons de Georges ? Est-il mort pour le drame qui se déroule aujourd'hui le laissera-t-il impassible ? Le souvenir de ses ancêtres qui ont lutté et qui ont vaincu pour lui laisser un patrimoine qu'il n'a pas su exploiter, ne va-t-il pas réveiller en lui l'élégante et la courageuse abnégation de ses pères qui moururent pour une idée ?

Ne réclamera-t-il pas enfin pour celle qui a trahi le peuple le même verdict dont bénéficia celui qui a trahi Jaurès ?

Nous ne voulons pas encore désespérer. Malgré la lâcheté des masses, malgré des difficultés de la lutte, malgré l'égoïsme qui domine, nous voulons croire encore que Paris se réveillera de sa longue léthargie ou alors la clique d'Action Française a raison... Nous sommes mûrs pour la monarchie.

J. CHAZOFF.

Pour faire réfléchir

La Polémique

Lorsque la bête du troupeau — tireur à la ligne ou simple tête de bétail — fait de la polémique, c'est toujours à la vie privée de son adversaire d'idées qu'elle s'en prend. Et c'est compréhensible, la question d'idées passant après le reste. La bête du troupeau ramasse les commérages, recueille les on-dit, dépouille les rapports de police, et, à l'aide de ce fatras de renseignements truqués ou mensongers, constitue ses dossiers. La bête du troupeau exulte lorsqu'elle a pu établir les secrets et les détails de l'existence de son antagoniste, provoquant le scandale et les glissements de ses congénères. Nous exultons soigneusement de nos polémiques, la vie privée de celui dont nous discutons les doctrines, les opinions, l'activité publique. Sa vie privée ne nous regarde pas. Ses gestes quotidiens ne sauraient nous intéresser. Pour qu'ils puissent retenir notre attention, il serait nécessaire qu'ils eussent un retentissement sur le développement et l'épanouissement de notre vie propre. Ou encore que le ou les intéressés nous demandassent d'intervenir, ce que nous ne ferons qu'avec la plus extrême circonspection. Nous estimons que nous occupons des affaires d'autrui, c'est commettre à son égard le plus grave des empiétements. Et ce n'est pas pour être inconscients nous-mêmes que nous le réclamons des autres. Donc, notre polémique personnelle — lorsqu'il s'agit d'un écrivain, d'un propagandiste, d'un militant, et c'est cette polémique-là à laquelle je fais allusion — portera sur son activité publique, ses écrits, ses discours, les œuvres pour lesquelles il sollicite l'attention, la sympathie ou le concours du public. En d'autres termes, pour ardente, vigoureuse et irréductible qu'elle soit, la polémique individualiste ne peut porter que sur la partie de sa vie que l'individu livre à l'extérieur ; la faire passer sur la portion d'existence qu'il entend conserver devers soi est un non-sens et un acte de violence.

La camaraderie

A force de se retrouver entre sympathiques à des idées semblables, entre co-partageants d'opinions similaires, de se rencontrer dans les réunions, dans les petites causeries de groupes, aux promenades dans les banlieues des villes importantes, de se retrouver dans les bons et les mauvais jours, dans les temps d'épreuve et aux heures d'algèbre, une affection d'un genre tout spécial finit par vous lier les uns aux autres. Une affection qui ne comporte ni obligations, ni règles, mais qui fait qu'on se sent prêt à rendre à ceux qu'on rencontre dans ces circonstances tous les services qu'il vous est possible de rendre. Une affection qui vous fait, tout naturellement, éprouver de la joie lorsque vous voyez le rayonnement de la satisfaction illuminer leur visage, et ressentir de la tristesse quand vous les apercevez la mine défaits et abattue. Une affection qui vous fait déplorer leur absence, regretter de ne point les voir là, souffrir de les savoir empêchés d'être en votre compagnie. C'est cette forme spéciale de l'amitié basée sur la communion d'idées que nous appelons « camaraderie ».

Le bluff moraliste

Les moralistes affirment qu'en fin de compte l'injustice est punie, que finalement l'injuste rencontre la ruine et qu'un jour vient, tôt ou tard, où l'inique reçoit un châtiment mérité. En réalité, les grands exploités, les grands propriétaires finissent le plus souvent leurs jours sans connaître aucun des soucis qui hantent la vieillesse des dominés et des exploités. Il arrive que quelques-uns d'entre eux succombent dans la lutte qu'ils ont entreprise pour conquérir, amplifier leur situation, mais c'est un « accident de travail » qui n'est pas plus extraordinaire que la chute d'un ouvrier tombant d'un toit, ou la mort d'un officier tué par le projectile lancé par l'ennemi.

La réalité de l'infini

Prétendre que la possibilité pour l'esprit humain de concevoir l'infini constitue une présomption en faveur de l'infini (ou de l'immortalité de l'âme) revient à dire que la possibilité pour l'esprit humain de concevoir que la lune est habitée par des hommes à deux têtes, de dix mètres de haut, constitue une présomption en faveur de l'habitabilité de la lune.

Qu'est-ce que l'infini ? Une succession jamais interrompue de faits, d'actes, de moments, de lieux dont on ne peut imaginer qu'ils aient eu un commencement, dont on ne saurait prévoir qu'ils aient une fin ou une limitation. Quels exemples concrets, quelles images pourraient rendre compréhensible à la compréhension humaine l'idée de l'infini ? Des sous qu'on entasserait par piles de cent à raison de cinq cents piles par jour et dont un million de journées de comptage n'arriverait pas à épuiser le nombre. Des pierres qu'on jetterait dans un abîme, qui auraient beau tomber durant des milliers et des milliers de siècles sans atteindre jamais le fond. Un boulet lancé à raison de cent kilomètres à l'heure et qui, au bout d'un milliard d'heures, ne serait, relativement, pas plus près du but, qu'au moment où il a quitté la gueule du canon.

Ces diverses images sont le produit d'un fonctionnement cérébral, la résultante de l'association, de la combinaison des idées qui s'y forment. Elles n'ont pas plus de réalité que les épisodes d'un roman, les scènes d'un drame. Les Balzac, les Alexandre Dumas, les Victor Hugo, les Zola ont imaginé des situations, inventé des successions d'événements, forgé des dénouements d'une valeur de conception égale aux idées d'infini et d'immortalité de l'âme.

Que l'être humain, harassé par les épreuves de la vie et la trouvant trop courte encore, tourmenté par son impuissance à connaître, hanté par le souci d'une justice réparatrice s'exerçant au delà puisqu'elle est ignorée, en deçà de la tombe, que l'être humain, fini, borné, angoissé, ait cherché dans l'idée de l'infini une sorte d'ivresse consolatrice à laquelle il a recours quand l'existence se fait plus pénible, c'est très explicable, très compréhensible. L'idée de l'infini, de l'immortalité de l'âme persiste en l'esprit humain au même titre que chez le buveur le souvenir de quelque breuvage enivrant, abrutisseur ou générateur de rêves. Mais cette constatation ne constitue aucune preuve, aucune présomption d'aucun genre en faveur de la réalité de l'infini ou de l'immortalité de l'âme.

E. ARMAND.

UN POINT DE VUE Sentimentaux !

On m'a apporté, l'autre jour, une lettre, et cette lettre, c'est bien la plus belle que j'aie jamais reçue au cours de mon existence. On se souvient qu'il y a une quinzaine de jours, j'avais raconté, ici-même, l'épouvantable calvaire gravi par une jeune fille de vingt-trois ans, Mlle Fréda Kern. Cette jeune fille, accablée à la plus noire misère, sans un sou, avait décidé d'en finir avec la vie si douce aux uns, si cruelle aux autres.

Un soir, errant auprès du canal Saint-Martin, elle se jeta dans l'eau glacée, mais fut presque immédiatement sauvée par des marins qui se trouvaient à proximité. Quelques jours après la parution de cet article, je reçus la lettre suivante d'un camarade dont je ne donnerai pas le nom, sa modestie peut-être en souffrirait, une lettre que je tiens à reproduire intégralement, sans en modifier le texte ni la syntaxe, tant elle décèle l'esprit de solidarité de la classe qui souffre et met à nu ses qualités de cœur :

Bezons, 13-12-23.

Camarade Lucien Léaute,

Je t'envoie ci-joint la somme de 5 francs que je destine à cette jeune fille. Mlle Fréda Kern, dont tu a relaté la si triste et émouvante histoire, du sort qui peut être le sien. Puisque tu désires savoir la suite, tu jugeras de l'opportunité à donner à ce secours que j'aurai voulu plus important.

Je m'associe pour tout le bien qui sera fait à de semblables adresses. Bien cordialement.

Suit la signature.

J'envie ceux qui reçoivent souvent des lettres semblables car elles ont le don de vous réconcilier momentanément avec le genre humain si laid, si vil, si bas, dès qu'on se donne la peine de l'examiner d'un peu près.

Des missives comme celle que je viens de publier réchauffent le cœur et l'on se prend à espérer beaucoup de l'humanité, on bâtit des rêves, on entrevoit des cités magnifiques et on se sent un peu moins amer... Le camarade qui, sur son nécessaire, a prélevé cette petite somme pour venir en aide à une infortunée, a plus fait pour la propagande que tous les discours et tous les écrits possibles.

Dans la Société future — celle que nous voulons fonder sur les ruines du régime capitaliste, générateur de misères et de larmes — dans cette société idéale, ce camarade et tous ceux qui lui ressemblent moralement, ne seront-ils pas les meilleurs artisans du nouveau milieu que nous voulons instaurer, n'en seront-ils pas les plus grands animateurs ? La réponse n'est pas douteuse. Réjouissons-nous, amis, des quelques sentimentalités que nous pouvons posséder dans nos groupements et organisations. Ah ! je sais bien, les sentimentalités — et je ne parle naturellement pas pour ce camarade — ne peuvent être assimilées, bien souvent, à des « hommes d'action ».

Et quand j'écris ces lignes, je songe à un ami qui me touche de très près, mais qui considère qu'on peut faire, dans la mesure de ses forces, des aptitudes et de son tempérament, de la bonne besogne, tout comme les autres militants qui agissent différemment.

L'autre soir, en Cour d'Assises, en attendant M. Maxime Réal Del Sartre soutenir que la « pensée n'est rien sans les poings pour la défendre », cet ami dont j'ai parlé ne pouvait s'empêcher de songer que pour « le jaillissement de la lumière », de toute la lumière, pour l'épanouissement de la vérité, il serait préférable que les poings ne soient rien et que les individus possèdent assez d'intelligence pour discuter librement, loyalement et en toute sincérité.

Hélas ! ceci est peut-être une chimère et il y aurait sans doute toute une éducation à faire sur... l'esprit de tolérance et bien d'autres choses encore. Quoi qu'il en soit, le militant convaincu et sincère qui réfléchit et pense se doit d'agir dans la mesure où il le peut.

Celui qui, modestement, dans l'ombre, sème des idées, est utile au même titre que le camarade qui « boxe » dans les meetings.

Question d'éducation et de tempérament.

Je ne me suis pas écarté de mon sujet. Nullement. Je tenais, par la voie de ce journal, à remercier ce camarade de son geste de solidarité envers une détresse humaine, et je puis l'assurer que des actes comme le sien font beaucoup pour notre idéal.

Dans une petite boîte j'ai placé la petite somme qu'il m'avait adressée.

Quelles que soient les difficultés que nous pourrions rencontrer sur notre chemin, nous nous devons de retrouver cette jeune fille. Il le faut et sans tarder.

Ni nous ni les autres ne devons nous désintéresser des souffrances et des infortunes que nous croisons sur notre route. Car, c'est encore faire de la propagande que de tendre une main fraternelle à ceux qui agonisent dans le fossé.

La société actuelle est tellement odieuse que nous nous devons d'appeler à nous ses victimes, de les reconforter, de leur donner le pain que réclame leur faim, le vêtement que demande leur corps transi, et le toit sous lequel ils pourraient s'endormir et oublier leur passé douloureux...

Ah ! si chacun, dans la mesure de ses faibles moyens et de ses modestes ressources, faisait comme le camarade dont je n'ai pas voulu citer le nom, mais dont on apprécierait le grand cœur ; si, du plus pauvre au moins malheureux, chacun de nous allait, non pas au nom de la charité, toujours détestable, mais au nom de la solidarité, alléger le fardeau des uns et la charge des autres, comme nous serions bien près de la Révolution !

Car les victimes, ayant ouvert les yeux, voudraient elles aussi, endoctrinées par nous, dans la tiède atmosphère de notre affectation, joindre leurs efforts aux nôtres pour libérer les autres.

Lucien LEAUTE.

En raison des changements nombreux à effectuer chaque jour dans le service de nos abonnés, nous prions les camarades qui recevraient quelques jours le journal avec quelque retard de bien vouloir nous excuser.

L'Administration.

AUTOUR DU PROCES

Ce qu'en dit la presse

La presse, toute la presse, est impatiente de connaître le dénouement de ce grand procès.

Les anarchistes, les autres révolutionnaires et tous les gens de cœur et de raison attendent bien plus impatiemment encore : Leur Germaine Berton verra-t-elle, ce soir, les portes de sa prison s'ouvrir devant elle ?

Toutes les personnes de bon sens l'espèrent. La presse elle-même, par sa prudence, — et l'Action Française, entre autres, par ses gémissements — laissent pressentir la chose.

Le Petit Parisien :

D'abord, au nom de la grande mémoire de Jaurès, qui aurait, nous dit M. Léon Blum, demandé l'acquiescement de son propre assassin ; de la bouche aussi de deux vieillards : l'un, M. Ferdinand Buisson, un des Burgraves de la République ; l'autre, M. Augustin Hamon, grande barbe blanche, grand nez, grosses lunettes noires, qui, son long bras maigre et tremblant levé très haut, invoque le nom du Christ qui a dit : « Pardonnez-leur ! »

Enfin, des femmes. Car, après un copieux défilé d'hommes, nous entendons deux femmes — et qui n'abusent pas de la parole.

Voici Séverine, avec son visage pathétique, qu'éclairaient si doucement ses cheveux de soie blanche. Maternelle, elle supplie les jurés de se rappeler leurs vingt ans, l'âge de l'exaltation.

Le Populaire :

Cette audience n'apporta à l'Action Française que la confusion de se renier elle-même.

M^{re} Marie de Roux présente une Action Française souriante, mais au sourire grimaçant. Comme nous étions loin de l'exaltation froide de M. Charles Maurras, telle que l'avocat général dut la réprimer, de la faconde marseillaise et des articles sang-de-bœuf de M. Léon Laudet, du militarisme de guerre civile de M. Real del Sartre.

L'Action Française fasciste ? Calomnie ! Sans doute corrige-t-elle ses adversaires, mais c'est pour faire l'économie de violences pures !

Le camelot du roi est un mouton, que dis-je ? un agneau !

C'est une idylle, voilà tout !

Et M^{re} de Roux sourit aux anges...

Il n'oublie cependant pas qu'un homme d'église il est habile homme et, brusquement, par une manœuvre qu'il croit décisive, il tente de substituer à la dépouille de Jaurès celle d'Almireyda.

L'Intransigeant (du dimanche) :

Demain, journée suprême !

Et ce sera, dans la journée, le verdict.

Jamais, peut-être, Cour d'assises n'aura présenté spectacle plus étrange que ces dernières audiences ! — ce qui défilait à la barre, c'était toute la politique, politique d'en haut et politique d'en bas. C'étaient d'anciens ministres bourgeois cotoyant des révoltés d'anarchie et de communisme ; c'étaient des députés, des hommes de lettres, des penseurs, des philosophes, des hommes d'action et des hommes de bataille, des soldats et des généraux, et aussi des femmes venant, comme Mme Séverine, apporter dans la mêlée cette parole de suprême pitié qui est le plus pur des cœurs de femme et le plus noble de l'humanité.

Car, il y eut mêlée, une furieuse et interrompte mêlée, transformant la cour-mière dignité de ce prétoire de justice en une furie de meeting politique : Pendant des jours et des jours, les injures suivirent les outrages, les diffamations corsèrent les attaques, les pires violences se croisaient aux pieds des robes rouges impuissantes et ce fut pour ceux qui portaient encore au cœur le respect de la justice le plus attristant des spectacles.

Le plus curieux aussi, car, dominant la tempête, raidie dans son immobilité hiératique, se dressait, toute fluette en sarrau d'écolière, toute jeune sous la couronne mutine de ses cheveux courts, comme impassible et jointaine, l'énigmatique figure de cette meurtrière de vingt ans. En vain, la mêlée venait en hurlant battre le box-ot, entre de solides gardes, se raidissait sa faiblesse, tout cela semblait loin, si loin d'elle !

Maintenant, c'est fini !

Ce qui, de tant de conférences et fureurs politiques, reste dans l'esprit des jurés, nul ne le saurait dire. Ils demeurèrent — comme l'accusée — énigmatiques et inviolables.

La Victoire :

Si Mme Séverine portait autant de brisques qu'elle a déposés de fois en Cour d'assises, il lui faudrait mettre des rallonges aux manches de son corsage. En effet, pas un procès politique où on n'ait fait appel à sa générosité, à son bon cœur en faveur du ou des accusés.

Pour Germaine Berton, une jeune fille, la t.che de Mme Séverine était facile. Il est à peine besoin d'indiquer qu'elle s'en tira excellentement et que bien des yeux s'embuèrent de larmes quand elle déclara : — Je vois ici une pauvre mère en deuil qui pleure son enfant. Mais tous les journaux de France, d'ailleurs même, parlent du procès de Germaine Berton et je cherche en vain dans cette salle une autre maman qui sait cependant que sa fille est malheureuse.

Germaine Berton, qui ne s'émotionne pourtant pas facilement, s'attendrit et pleura. Quand elle se leva pour remercier le témoin, elle ne put que lui faire constater ses larmes et s'excusa de ne pouvoir trouver les mots pour remercier.

L'Eclair :

Les amis de Plateau savaient bien qu'on chercherait dans leur propre violence l'excuse de la violence anarchiste. Comment ont-ils donc si mal préparé leur procès ? Leurs avocats, c'est évident, ne se sont point concertés avant de s'asseoir à leur banc ! Alors qu'au Palais on prévoyait les plus tumultueux incidents, ont-ils donc cru

que tout se passerait dans le calme ? Cela ne ferait guère honneur à leur perspicacité. Pourtant, M^{re} de Roux a de l'expérience et de la finesse d'esprit, pourtant M^{re} Campinchi est un escrimeur d'une nervosité élégante et d'un art consommé.

Le président et l'avocat général auraient pu rétablir l'équilibre entre les parties. Mais Torrès, comme on dit communément, les a l'un et l'autre « mis dans sa poche ».

L'Action Française :

Comme les débordements du tonnerre de carton de M^{re} Torrès, les débordements d'injures et d'attaques venant de la tourbe des ennemis de l'Action Française et de la Patrie, sont destinés à influencer — dans un sens favorable à la meurtrière de Plateau — le jury et la Cour. C'était là une manœuvre grossière. S'il nous avait plu, dans cette heure tragique, de mobiliser aux provocations insensées de l'Antifrance, auxiliaire de la sanglante anarchie, nous aurions eu qu'à lever le doigt. Nous ne l'avons pas fait, voulant éviter, conformément à une règle constante, tout ce qui risque d'allumer la torche fumeuse de la guerre civile. Nous ne l'avons pas fait ; mais votre esprit de mesure se retournerait contre notre œuvre, contre nous-mêmes et, pire, contre le pays, s'il n'était ni reconnu ni appuyé par l'esprit de justice et de raison qu'on est en droit d'attendre d'un président d'assises, comme d'un avocat général. Une limite est marquée, à notre abnégation, par l'intérêt sacré de la France. Cette limite a été franchie avant-hier.

L'Ere Nouvelle :

Si chez M^{re} de Roux l'élocution est pâteuse, et la parole sans éclat, il faut ajouter que, dans un français douteux, il n'exprime guère que des banalités mornes et infantiles. Toutefois, enregistrons son « dégonflage » complet. Battant en retraite, sans doute sur un mot d'ordre, il fait la part du feu et rend hommage à la grande mémoire de Jaurès. Ainsi, ces hommes qui, pendant des années, l'ont injurié, diffamé, saisi, qui ont applaudi à sa mort et, comme le disait le satiriste Ménéippe, « canonisé son assassinat », transformant leur danse du scalp en un véritable hommage. Quel effondrement moral — après l'effondrement matériel des effectifs et la carence après les menaces fanfarmones. Et quel réveil de la mémoire de Plateau par ceux qui le représentent ici ?

L'Internationale (du dimanche) :

Pendant une suspension. Ce sont deux jeunes avocats, « hommes de la rue » — comme Campinchi — et qui s'avèrent incapables de se hausser aux « hauteurs de vérité » que réclame un tel procès, comme le dira tout à l'heure fort justement M^{re} de Roux.

Ils parlent de la petite fille si courageuse, si humaine, si héroïque, qui attend, là à côté, qu'on décide de sa vie, et ils s'essayaient à l'indulgence et à la psychologie.

C'est une détraquée, une hystérique... déviation... perversion des instincts naturels...

Sans doute, et la sanction juste serait l'internement !

Grands psychologues !

Le Peuple (en manchette) :

Villain a été acquitté. Conradi a été acquitté.

Le Journal :

Demain lundi, l'audience commencera à 9 heures du matin. M^{re} Campinchi parlera au nom de Mme Plateau mère, avant l'avocat général, puis M^{re} Torrès, défenseur de l'accusée, se lèvera pour plaider.

A la fin de l'après-midi, sans doute, les jurés diront si la nuit de Noël de Germaine Berton sera radieuse ou désespérée...

LES THÉÂTRES

— Le groupe Art et Action donnera trois représentations la semaine prochaine en son studio de la rue Leprieux, aujourd'hui, à 21 heures, demain mardi 25, à 16 heures et à 21 heures. On jouera « Les Saintes Heures de Jeanne d'Arc », symphonie chorale en deux temps, composée avec des éléments puisés dans l'œuvre de Charles Péguy.

— A partir de demain, 25 décembre, le Théâtre des Champs-Élysées représentera le « Retour à mon peuple », spectacle du théâtre de Keisler.

— La Comédie des Champs-Élysées va reprendre à partir de mercredi. Celui qui reçoit des filles, la curieuse pièce d'Andréeff, admirablement interprétée par Pitoëff et Ludmila Pitoëff.

— Vendredi 28 décembre le Nouvel Ambigu reprendra la « Vie de Bohème ».

— Le même jour, au Grillon, répétition générale de la nouvelle revue.

— Au Vieux-Colombier : ce soir, soirée à 20 h. 45, « Bastos le Hardi » (tarif spécial) ; mardi (Noël), matinée à 14 h. 30, « L'Imbécille », « La Locandiera » ; soirée à 20 h. 45, « La Maison natale » ; mercredi 26, soirée à 20 h. 45, « L'Imbécille », « La Locandiera » ; jeudi 27, soirée à 20 h. 45, « La Maison natale » ; vendredi 28, soirée à 21 heures. Concert de la Revue musicale ; samedi 29, matinée à 17 h. 45, « La Folle Journée », « Le Testament du Père Leleu », « La Pie Borgne » ; dimanche 30, matinée à 14 h. 30, « La Maison natale » ; soirée à 20 h. 45, « L'Imbécille », « La Locandiera » ; lundi 31, soirée à 20 h. 45, « L'Imbécille » (tarif spécial) « La Locandiera ».

— A l'Atelier : tous les jours en soirée, et mardi en matinée : « Voulez-vous jouer avec moi ? » et l'« Homme rouge ».

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gaston MEUNIER

Imprimerie spéciale du Libérateur
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

A travers le Monde

ANGLETERRE

LE CHOMAGE

Le chômage persiste. Le Comité mixte a déclaré insuffisant les projets gouvernementaux élaborés pour résoudre la crise.

En Angleterre, la livre monte, et la misère aussi. Ce qui prouve que la monnaie n'a qu'une valeur artificielle. Seule, la production compte. Mais les producteurs en sont dépossédés en régime capitaliste.

POUR LES RELATIONS AVEC LA RUSSIE

Londres, 23 décembre. — Un groupe des plus importantes compagnies de transports maritimes et ferroviaires anglaises, canadiennes et hollandaises a conclu avec l'Union des Républiques soviétiques, un arrangement pour le développement d'un service, aller et retour, de voyageurs avec la Russie. Le siège de la compagnie sera à Moscou. Des succursales seront établies dans différentes villes de Russie. La flotte navale et marchande des Soviets fait partie de la combinaison, qui aura à sa disposition les principaux itinéraires de l'Océan, les chemins de fer du Canada et des Etats-Unis, enfin toutes sortes de moyens de transport de grande valeur pour le gouvernement russe.

L'OPINION D'UN JOURNAL

Londres, 23 décembre. — L'« Observer », après avoir exposé les conditions auxquelles M. Ramsay MacDonald serait disposé à reconnaître le régime prévalant en Russie, remarque qu'il y a lieu d'écarter la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays à une date très rapprochée.

« Il sera grand temps, ajoute le journal, car il ne faut pas se dissimuler que la France et l'Italie pourraient dévaler la Grande-Bretagne et récolter les avantages qui découleraient de cet acte. »

LA SITUATION GOUVERNEMENTALE

Londres, 23 décembre. — Le « Sunday Times » expose les raisons pour lesquelles M. Ramsay MacDonald, tout en se rendant parfaitement compte de l'urgence qu'il y a à assurer au pays la stabilité et la paix dont il a tant besoin, n'osera pas en convenir, étant donnée la crainte que lui inspirent les extrémistes. Il ne fera pas le moindre geste conciliant.

« Voilà pourquoi, dit le journal, un gouvernement travailliste n'aura pas la confiance de la nation. »

UN GOUVERNEMENT TRAVAILLISTE ?

Londres, 23 décembre. — M. Ramsay MacDonald, prenant la parole cet après-midi, a dit notamment que le parti travailliste, si les événements l'exigent, formera un gouvernement.

« Le pays, a ajouté M. Ramsay MacDonald, ne pourrait bénéficier de l'expérience d'un tel gouvernement qui, en ce qui concerne les affaires internationales, aurait plus d'autorité que tout autre parti de Grande-Bretagne, étant donnée la situation actuelle en ce qui concerne la paix et la justice. »

Tu parles !

LES BRAS CROISES

Londres, 23 décembre. — 1.137.100 chômeurs des deux sexes étaient inscrits le 17 décembre sur les registres du Ministère du Travail. C'est une diminution de 3.195 sur les chiffres de la semaine précédente et une diminution totale de 38.778 sur les chiffres du 1^{er} janvier dernier.

Mais ils représentent tout de même un chiffre effrayant, ces 1.137.100 chômeurs ! Et si les pouvoirs publics trouvent que c'est peu...

HOLLANDE

POUR LEUR SALAIRE

La direction des chemins de fer a décidé de réduire à nouveau les salaires, cette fois de 10 %.

Les cheminots hollandais sont décidés à défendre leur droit à la vie.

ITALIE

DES GREVES

Les syndicats du Livre de Turin ont proclamé la grève pour ne pas accepter le

chômage partiel que leur proposaient leurs patrons.

Les ouvriers de la fabrique d'autos Lancia, à Turin, ont dû accepter une diminution de salaires de 10 %, alors que les patrons en proposaient 20 %.

MEXIQUE

PUEBLA EVACUE

Vera-Cruz, 23 décembre. — Le quartier général des rebelles annonce l'évacuation de Puebla pour des raisons de convenance militaire.

MILITAIRE BLESSE

Mexico, 23 décembre. — Les fédéraux se sont emparés de Puebla le 21 décembre, après un violent combat dans lequel les aviateurs ont coopéré à l'attaque. Le général rebelle Gasco, qui dirigeait la défense a été blessé.

LES REBELLES FUIENT-ILS ?

New-York, 23 décembre. — Selon des nouvelles de source mexicaine, en date du 22 décembre, parvenues à Nogales (Arizona), les rebelles battraient en retraite vers Vera Cruz, où ils organiseraient la résistance finale contre les troupes fédérales lancées à leur poursuite.

Par contre, d'après les informations de source rebelle parvenues à Galveston (Texas), le général rebelle Cavazon aurait coupé les lignes de communication des troupes du Président Obregon et aurait commencé son avance sur Mexico.

POLOGNE

IL VA ETRE AMNISTIE

Varsovie, 23 décembre. — L'agitateur communiste Porankiewicz, qui avait été condamné par le tribunal de Poznan à deux ans et dix mois de prison et qui, par la suite avait été échangé contre un Polonais détenu par les bolchevistes, s'est évadé de Russie et s'est remis entre les mains des autorités polonaises pour purger sa peine. Porankiewicz va bénéficier de l'amnistie. Et ce ne sera que justice !

YOUGOSLAVIE

AVANT D'ENTRER EN SCENE

Belgrade, 23 décembre. — Le doyen des acteurs serbes, Pierre Dobrinovich, est décédé subitement dans sa loge au moment de paraître dans la représentation du Cinquenaire de la première comédie « Lettre d'Amour », qui a fait époque dans l'histoire du théâtre serbe.

RUSSIE

ILS SE CHAMAILLENT ENTRE EUX

Riga, 23 décembre. — On annonce qu'à une réunion de trois mille communistes, qui s'est tenue à Petrograd, après un discours prononcé par M. Zinoviev, une résolution a été votée demandant à Trotsky « d'exprimer ses regrets pour l'attitude ambiguë de sa lettre à la conférence communiste, attitude que M. Stalin et d'autres chefs communistes interprètent comme étant déloyale envers le Comité central du parti communiste. »

IL Y A VINGT-QUINQ ANS

L'ANNIVERSAIRE de Georges Rodenbach

Il y a eu, avant-hier, vingt-cinq ans que Georges Rodenbach est mort. Pour célébrer cet anniversaire, les officiels ont fait apposer une plaque commémorative sur la maison où le poète mourut, le 22 décembre 1898.

Société des Gens de Lettres, Association de la Critique littéraire, délégués des gouvernements belge et français ont discoursé. Mais les véritables amis de Georges Rodenbach ont honoré vraiment comme il le fallait la mémoire de celui qui fut le « poète du silence ». Chacun chez soi, dans une de ces chambres qui ont pourtant une âme, une vie, closes aux bruits du dehors, parmi les livres et les cadres qui donnent aux intérieurs leur voix intime, ils ont relu *Bruges-la-Morte*, *En Exil*, les lents et harmonieux poèmes évocateurs des « vieux quais dormant dans le soir solennel... »

retrouvait dans le costume. Les manteaux dégrafés laissaient voir un justaucorps bleu ouvert par devant sur un gilet dont l'ouverture était cachée. Il fallait l'aide de quelqu'un pour passer ce gilet, symbole de la fraternité. Aussi Cortez, quoique les jeunes gens ne portassent ni le pantalon blanc ni la toque rouge, reconnut tout de suite en eux des saint-simoniens de Mémilfontant.

Ils allaient et venaient, tantôt absorbés dans leurs pensées et silencieux, tantôt causant avec animation sans s'inquiéter d'être entendus, tantôt s'interrompant pour regarder à l'orient la ligne indécise des Alpes. Cortez, lorsqu'ils passaient devant lui, entendait des phrases isolées ayant trait soit aux événements du jour, soit à la doctrine de l'Eglise nouvelle.

— Les ministres ont cessé de comprendre la portée du soulèvement de Lyon le jour où ils ont cessé d'en entendre le bruit.

— Une autorité héréditaire que menace une autorité élective s'absorbe forcément dans le sein de sa défense. Aussi l'ordre politique actuel sera-t-il toujours impuissant.

— En fait de droit, la France n'en connaît qu'un, le droit du plus riche.

— Les nations se gouvernent par la pensée et non par des soldats.

L'ancien membre de la Charbonnerie en rupture de ban buvait ces paroles comme l'air de la rivière. Il avait un bon sourire dans sa grande barbe, et volontiers il eût dit : « Courage, jeunes gens ! Trois jours plutôt, il se serait levé, il serait allé à eux, il leur aurait tendu la main. Aujourd'hui, il n'osait plus, et il se tenait à sa place, en attendant que la jeunesse se débarrât de cette vieille et sale puerie. Par degrés il devint sombre, s'isola complètement. Il finit par redescendre dans la cabine, et là, ayant choisi un coin, il s'endormit. Les collines se rapprochaient de la Saône.

A TRAVERS LE PAYS

DES OUVRIERES SUR LE PAVE

Troyes, 23 décembre. — Une fabrique de tissage et de bonneterie de Troyes a congédié ses ouvrières bobineuses pour avoir rompu le contrat de travail sans préavis.

Les responsables de ces renvois n'ont pas pensé, naturellement, aux petits enfants qui tireront la langue...

NE JOUEZ PAS AVEC LES ARMES A FEU

Nîmes, 23 décembre. — Fernand Chapelle, âgé de vingt-cinq ans, montrait à un de ses camarades, Brustia, le fonctionnement d'un pistolet automatique, lorsqu'un coup partit. La balle traversa la main de Chapelle et blessa grièvement au bas-ventre Brustia, qui a été transporté à l'hôpital où son état a été jugé très grave.

ILS NE VEULENT PAS ENTENDRE RAISON

Troyes, 23 décembre. — Les patrons des fabriques de bonneterie de caoutchouc de Romilly-sur-Seine, où le personnel est en grève depuis six semaines, ont décliné l'arbitrage du sous-préfet de Nogent-sur-Seine. Ils ont déclaré ne pouvoir faire d'autres concessions que celles déjà offertes à leurs ouvriers.

Ces pauvres patrons, comme ils sont à plaindre !

UN CHASSEUR TOMBE...

Reims, 23 décembre. — Au cours d'une chasse aux sangliers, dans la forêt d'Anizy-Pinon, un chasseur, M. Baillet, trente-sept ans, employé de chemin de fer à Chailvet, ayant abattu un sanglier, est venu s'assururer que la bête était bien morte. Le garde-chasse Lalier, voyant remuer dans le fourré, a tiré un coup de feu qui a atteint M. Baillet ; celui-ci a été relevé dans un état désespéré. Il est marié et père de deux enfants.

AFFAMEURS !

Clermont-Ferrand, 23 décembre. — Le tribunal correctionnel d'Amber a condamné à deux jours de prison avec sursis et 500 francs d'amende chacun, cinq boulangers de la commune de Marsac, poursuivis pour avoir, d'abord augmenté de leur propre chef le prix du pain et pour avoir ensuite fermé leurs boutiques pendant deux jours, en matière de protestation contre un arrêté municipal qui avait taxé le prix du pain.

Poincaré va un peu fort

A l'occasion de la remise de la croix de guerre à la ville de la Courneuve, Poincaré a prononcé ces mots :

Sur le front, d'ailleurs, le désastre, si grand qu'il fut, était prévu, et, jusqu'à un certain point, évitable.

Ce qui revient à dire que la mort épouvantable de quinze cent mille êtres était prévue et qu'elle était, sans doute, inévitable, comme la guerre elle-même.

En peu de lignes...

LES AUTOS QUI TUENT

Mme Léger de la Vandeline, 77 ans, traversant la route nationale à Fringy, a été tamponnée cette nuit par une automobile dont le chauffeur habite avenue du Général-Detrie. La victime a succombé ce matin, des suites de ses blessures, à l'hôpital de Melun où elle avait été transportée.

CHASSE A L'HOMME

A Bédarieux, on arrête trois Italiens qui venaient de cambrioler un hôtel-restaurant de Millau (Aveyron).

L'un d'eux parvint à s'enfuir ; il se jeta dans l'Orb, traversa la rivière. Mais fut arrêté sur l'autre rive par des paysans accourus au bruit des coups de feu tirés par les agents.

UNE ARRESTATION

La Sûreté a arrêté, en vertu d'un mandat d'amener du juge d'instruction, Méricel Weiss, inculpé de faux et d'usage de faux.

NORMAN ANGELL

Les Illusions de la Victoire

Prix : 6 fr. 75. — Franco : 7 fr. 30

En vente à la « LIBRAIRIE SOCIALE », 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). — Chèque postal : Soubervielle, 598-55, Paris.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Les camarades et lecteurs ne m'en voudront pas de laisser pour aujourd'hui de côté, l'actualité, la triste, décevante et écorçante actualité.

Je suis poussé, irrésistiblement à raconter de déjà vécus souvenirs, mais si particulièrement chers !

La lecture dans l'Humanité d'un chapitre du « Valet de Gloire » intitulé : « La Mutinerie des Coeuvres », m'a fait revivre, un moment, d'inoubliables heures.

Je revis la théorie des camions à « bidon » emmenant des révoltés du 38^e dont les conducteurs nous criaient radieux : c'est la grève les gars. Ils devaient repasser à Coeuvres, à vide. Hélas ! leur itinéraire avait été modifié. Je dis hélas, car ils devaient charger, conduire ensuite sur la capitale quelques milliers de « poilus du front », avec armes et bagages, qui auraient pu assurer de belle façon « l'ordre » autour des usines en grève !

Je revis le colonel Dussauge, calmant quelques-uns de ses subordonnés par trop excités. Je l'entends encore dire : « Laissez-les faire, ça passera. Ils reviendront. »

Très jeune, le colonel était de cette sorte d'officiers beaucoup plus dangereux, parce que n'hésitant pas à payer de sa personne, et par la sympathie que suscite toujours un homme courageux.

C'est ainsi que des vieux lui criaient : « Mon colonel, on vous respecte, mais il y en a assez. » Un autre disait : « J'ai trois gosses. » Et encore : « Il y a assez de machabées ; on n'en veut plus de la bouche-rie. »

J'ai entendu aussi : « On assassine nos femmes à Paris, on y va. »

La compagnie de mitrailleurs qui était cantonnée dans une ferme écartée, fut la première à traverser le village, pièces et caissons en tête, traînés par leurs servants.

Sur son passage, faisant boue de neige, elle s'augmentait de tous les détachements du village. Surtout, entendait-on, n'oubliez pas le casque, le masque et les vivres de réserve.

Pas de grands mots, pas de discours. O littérature, que veux-tu faire en cette histoire !... Des phrases brèves, persuasives, prononcées d'une voix saccadée par des hommes au regard de fièvre. Tous allaient graves, vers le bois où avait lieu le rassemblement et où devaient arriver les bataillons des villages voisins.

On avait vu l'... Peut-être. Le soldat est une brute inconsciente. L'animalité chez lui, reprend ses droits. Boire, manger, dormir, subir la loi du plus fort, telles sont ses préoccupations et son rôle. Vers l'abattoir, il va, tel un mouton.

Ce jour-là, c'était l'homme qui triomphait de la bête. C'était mieux qu'une grève. Maître Jolimon perché dans son grenier avait senti, aussi intensément que tous les acteurs de ce sublime drame, tout ce que comportait de sentiment humain, cette révolte de la conscience ?

Les mutins s'étaient massés dans le bois ; par groupes ils s'étaient rassemblés prêts à toute éventualité.

On savait que le 17^e tenait Soissons et que des mitrailleurs étaient aux bons endroits. On comptait beaucoup sur le 109^e, les chasseurs et sur d'autres régiments.

La fin de la guerre était inévitable... Néanmoins, il avait été jugé utile de prendre quelques précautions.

Des postes furent installés. Il fallait être prêt à répondre à toute attaque.

On comptait même beaucoup sur un coup de force du commandement, envoyant contre les révoltés quelques régiments, batteries ou escadrons, ce qui aurait pu provoquer une indignation et une révolte de la part des troupes désignées pour cette besogne.

Malheureusement, Clemenceau n'était pas encore au pouvoir.

Aussi canaille, mais plus roublard, le Gouvernement d'alors temporisa, parlementa, employa la manière douce. Le 17^e remonta aux tranchées sur la promesse de Pétain qu'il n'attaquerait pas. Il n'attaqua pas, mais fut attaqué et contre-attaqué. Pétain lui envoya ses félicitations.

On fusilla le moins possible. Le 370^e eut ses effectifs remplacés et les mutins furent répartis dans d'autres unités. Les plus favorisés allèrent en Orient.

L'Action Française a parlé de propagande de déjantiste, de Bonnet Rouge, d'umisterie. La seule propagande journalistique fut

celle du Gouvernement qui fit distribuer aux soldats des articles du super-patriote Gustave Hervé.

Mais j'allais terminer sans citer un détail, un tout petit détail.

Le premier mot de ralliement des mutins de Coeuvres fut celui-ci : Liberté.

N'est-ce pas que ce mot-là, à lui tout seul vaut bien un discours ?

Pierre MUADES.

©©©

Voyons, voyons !

Le secrétaire général des Jeunesses Communistes, Jacques Doriot, qui était poursuivi pour provocation de militaires à la désobéissance, s'est entendu condamner, l'autre jour, à quatre mois d'emprisonnement par la onzième chambre de police correctionnelle.

Inutile de dire combien nous trouvons ironique et stupide cette poursuite et cette condamnation, et avec quelle force nous nous solidarisons avec ce jeune bolcheviste, malgré tout ce qui nous sépare de lui et de ses congénères.

Nous n'en sommes que plus à l'aise pour regretter que Doriot se soit laissé aller à prononcer ces phrases baroques devant le tribunal :

« Les anarchistes sont partisans de la violence individuelle. Mon parti et les Jeunesses Communistes sont partisans de la violence collective. »

« Notre activité et celle des anarchistes n'ont rien de commun. Nous disons que les jeunes gens de la classe 19 ne doivent pas partir si la classe ouvrière fait la grève générale. »

Doriot et l'Humanité, qui reproduit ces phrases, savent bien que les anarchistes, tout en ne réprouvant point l'acte individuel, sont d'ardents partisans de la révolte collective et de la révolution sociale.

Doriot et l'Humanité n'ignorent pas non plus que nous donnons aux jeunes gens le même conseil qu'eux, et, qu'à l'occasion, nous leur donnons, en plus d'eux, celui-ci : ne partez pas faire la guerre même si la classe ouvrière oublie de faire la grève générale.

©©©

Neuf heures du matin.

Comme l'on devait fixer l'horaire de la dernière audience, du procès de Germaine Berton, afin de pouvoir finir dans la soirée de lundi, le président d'Assises demanda aux jurés de décider.

Ceux-ci, après s'être consultés, répondirent qu'ils étaient d'accord pour commencer lundi matin, à 9 heures.

Mais cela ne fit pas l'affaire de la plupart des journalistes et surtout de M^{re} Campinchi qui proposa :

« A onze heures, cela sera suffisant. »

Les jurés insistèrent pour 9 heures.

M^{re} Campinchi répliqua : « Neuf heures... c'est une heure presque indue... Allons, messieurs, choisissons onze heures. »

Avocats et journalistes appuyaient leur confrère.

Mais les jurés, parmi lesquels il y a certainement des petits commerçants ou des artisans habitués à se lever avec le jour, ne se laissèrent pas faire. « Nous sommes d'accord, à l'unanimité, pour neuf heures. »

M^{re} Campinchi sembla la trouver mauvaise.

©©©

En général.

M. le général Sarraill a vraiment déposé en général.

Comme un membre du jury lui demandait de donner des détails sur la façon dont les Camelots du Roi avaient répandu des tracts royalistes, pendant la guerre, dans les lignes, le général Sarraill répondit :

— Ben oui, scrogneignieun, vous savez, moi, je ne descends pas dans les détails. J'envisage les problèmes de haut. A la guerre comme en politique, je me place à un point de vue... général.

« Je traite tout en général », insista-t-il.

©©©

Question d'honneur.

On sait qu'à la suite d'une polémique de presse, un échange de témoins avait eu lieu entre MM. Herriot et Camille Aymard, directeur de la Liberté. Un jury d'honneur ayant été constitué, vient de rendre sa décision, qui conclut à la clôture définitive de l'incident.

Ainsi tout le monde est content. MM. Herriot et Camille Aymard s'en tirent avec les honneurs de la galerie et peuvent raffermir crânement leur chapeau sur la tête ; ils n'ont pas reculé.

« L'honneur est sauf... »

toujours, grâce au lieu des sentiments et des idées.

En ce moment, la cloche de l'hirondelle n° 2 se mit à sonner. Les rous se débattaient dans l'eau ; des cris et des sons de trompette montèrent du quai. Un encombrement de voitures et de camions, des nuées de portefaix couraient sur les planches et les pontons, des groupes immobiles d'hommes et de femmes interrogeaient des yeux le pont du paquebot pour y reconnaître les voyageurs, dans le fond, entre les maisons énoïmes, des entrées de rues noires piquées de lumières rares, tout le tableau du débarquement s'imposait à l'attention des jeunes gens, interrompant leur causerie.

J'aperçus ma mère, dit Victor à ses amis en leur montrant une femme vêtue de noir sur le quai. Je vous présenterai à elle, et vous coucherez sous notre toit.

— Les voyageurs à l'arrière du bateau ! répétaient les marins.

On abordait.

Bientôt le fils et la mère furent dans les bras l'un de l'autre.

Tu n'es pas seul ! lui dit-elle inquiète de tout ce qui le touchait, même dans la joie.

— Mère, ce sont nos meilleurs amis, mes frères, que je vais te présenter.

La cloche de l'arrivée avait réveillé Cortez. Il prit sa valise et suivit sans se presser la file des voyageurs qui passaient du bateau sur le ponton et du ponton sur le quai.

Tout à coup la femme en noir, la mère de Victor, l'aperçut. Brusquement elle recula, détourna la tête. Son fils, que ce double mouvement avait surpris, la vit toute tremblante.

(A suivre.)

Feuilleton du Libertaire 23-12-23

Le Drapeau Noir

par Tony RÉVILLON

PREMIERE PARTIE

VIVRE EN TRAVAILLANT

II

L'Hirondelle n° 2

Cortez, lorsqu'il eut terminé son premier cigare, en alluma un second et tourna le dos au paysage. Au milieu des marchands de blé en redingotes grises ou brunes, des vigneronnes, les manches de la blouse relevées au-dessus du poignet, laissant voir le drap de la veste, des fermières bressannes aux chapeaux à larges bords de dentelle noire, garnis d'une cordelière à glands d'or, trois jeunes gens qui se promenaient ensemble attirèrent et retinrent son attention.

On eût dit trois frères. Non qu'il y eût ressemblance entre leurs visages. L'aîné était brun avec les yeux noirs ; les autres d'une pâleur mate, le front bombé et les cheveux crépus de celui qui venaient après échevaillaient l'idée d'un nègre blanc, tandis que la chevelure blonde, les yeux bleus les grands traits délicats du plus jeune rappelaient les archanges des maîtres italiens. Mais si les visages différaient, la physionomie était la même, et cette uniformité se

Le Problème du chauffage familial

Tous les ans, aux approches de l'hiver, chacun se répand en lamentations sur la hausse continue des prix du charbon, et sur la difficulté qu'éprouvent à se chauffer non seulement ceux que groupe l'étiquette « pauvres gens », mais encore les employés, et les fonctionnaires à qui l'Etat dispense les subsides si parcimonieusement. Le charbon de la Ruhr s'apparente aux mystères divins parce qu'il a d'« intangible », et ce n'est pas encore demain que le chauffage au gaz se généralisera.

Au surplus, ce ne serait point là de bonnes solutions : tous les chauffages d'origine chimique sont malsains, incommodes, et deviendront chaque jour de plus en plus coûteux.

Le pétrole répand une odeur nauséabonde due aux produits toxiques provenant de sa décomposition.

Les radiateurs à gaz présentent ces avantages certains de commodité, de propreté et d'économie, mais ils laissent filtrer dans l'atmosphère une faible quantité de gaz nuisibles, soit par la fermeture incomplète de leurs robinets, soit par diffusion au travers des tubes abducteurs.

Dans le chauffage au charbon, de beaucoup le plus répandu, que ce soit par feu intermittent ou par feu continu à marche lente, on n'est jamais à l'abri des émanations d'oxyde de carbone, d'hydrogène sulfuré et autres vapeurs délétères qui proviennent, soit de l'appareil de chauffage lui-même, soit des fissures qui existent toujours, plus ou moins larges, plus ou moins nombreuses, dans les cheminées.

L'absorption de ces produits toxiques par l'organisme amène une asphyxie lente et progressive, accompagnée de maux de tête, de vertiges, de bourdonnements d'oreilles, parfois de saignements de nez. Le sang s'appauvrit, ce qui entraîne une anémie grave, avec diminution des forces physiques et intellectuelles.

En outre, les poussières minérales qui se répandent dans l'atmosphère, pénètrent dans les organes respiratoires, y produisent une irritation qui favorise les infections microbiennes. Elles souillent les aliments et rendent la propreté difficile à réaliser, ce qui n'est pas négligeable. Tout cela est grave, beaucoup plus grave, j'y insiste, qu'on ne s'imaginerait ordinairement.

Pourtant, il est nécessaire de se chauffer. Comment éviter les inconvénients qui résultent des modes actuels de chauffage ?

Il n'y a qu'une réponse, une seule. Il n'y a qu'une solution, une seule : Le chauffage électrique qui, dans un avenir dont l'éloignement dépend en grande partie de nous, suppléera le chauffage au charbon et au gaz, comme l'éclairage électrique a suppléé l'éclairage au pétrole et au gaz.

Les avantages ne peuvent être mis en doute : propreté, facilité de mise en marche, réglage très simple, hygiène absolue — il est facile de remédier à l'assèchement de l'atmosphère — enfin, économie.

Cette dernière affirmation, sous le taux actuel de l'électricité, semble une plaisanterie d'un goût détestable, et je n'y contredirai point.

Pour que le chauffage électrique puisse être généralisé, une transformation totale du système économique de production électrique est nécessaire.

Les gens timorés, à l'intellect étroit et borné, clament, les bras au ciel : « Cela n'est pas sérieux. Vous changez l'aspect de la question. Au lieu d'apporter des solutions simples au problème du chauffage familial par le gaz ou le charbon, vous préconisez une gigantesque opération industrielle ».

Eh, oui ! Et c'est moi qui ai raison, avec beaucoup de techniciens qui ont une connaissance approfondie du travail à accomplir et ne se dissimulent aucune de ses difficultés. En ces sortes de choses, il faut voir grand, et c'est une rage, en France, d'appliquer toujours les demi-mesures sous le fallacieux prétexte d'économie : en fait, on sait ce que cela nous coûte, et sans qu'une amélioration appréciable en résulte (je ne citerai pour exemple que la question de l'alimentation parisienne en eau, sur quoi je m'étendrai dans un prochain article).

Quels sont donc les différents stades du passage de l'énergie calorifique à l'énergie électrique utilisée dans la région parisienne, cette énergie électrique dont le prix constitue une telle entrave à l'extension de ses emplois ?

Le charbon extrait des mines du Nord est emmagasiné dans les entrepôts ; il y séjourne parfois très longtemps. Transporté à Paris par voie ferrée, il est réparti dans des usines appartenant à des compagnies différentes. L'énergie produite par ces usines est enfin distribuée à la population.

Donc : Première catégorie de dépense qu'il serait facile, sinon de supprimer, du moins de diminuer dans de fortes proportions : le magasinage du combustible ;

Deuxième catégorie, celle-là pouvant être entièrement supprimée : transport du combustible par voie ferrée, ce qui entraîne des frais considérables, en même temps qu'une destruction inutile de charbon ;

Troisième catégorie : Entretien très onéreux d'un personnel nombreux et de multiples intermédiaires, lequel pourrait être réduit de façon très appréciable.

Le prix de l'énergie électrique serait, de la sorte, abaissé de la proportion de 150 à 200 %.

Mais à quelle condition cela est-il possible ?

La construction dans le Nord de la France d'usines électriques puissantes, utilisant le combustible extrait sur place, et transformant l'énergie produite à Paris et dans toutes les villes qu'il serait possible d'alimenter.

Cette question du transport à grande distance de l'électricité a fait l'objet de nombreux travaux. Pendant très longtemps, ce transport a été impossible. Le courant électrique chauffait les conducteurs, et cela d'autant plus que son intensité est plus forte, il se serait produit une dépendance considérable de force par voie calorifique. Mais le courant à haute tension et faible intensité chauffe très peu les conducteurs. Le problème est donc simple : un transformateur au départ de l'usine productrice élevant la voltage et abaissant l'intensité, un transformateur à l'usine réceptrice effectuant l'opération inverse.

A cette solution s'oppose un consortium de profiteurs dont les intérêts sont répartis entre :

- 1° L'exploitation des mines ;
- 2° La Compagnie des chemins de fer du Nord ;
- 3° Les usines parisiennes d'électricité.

Et cela suffit pour restreindre, pendant des années, le domaine des applications de l'électricité.

Sans doute, il existe d'autres moyens d'abaisser le prix de l'énergie électrique. L'utilisation rationnelle des chutes d'eau est appelée à fournir l'électricité en abondance et à très bon marché. Mais rien n'est complètement au point de ce côté. Et, en attendant, nous pourrions toujours effectuer les travaux, qui, techniquement, ne comportent pas de sérieuses difficultés.

Claude GUINOT.

LE QUARTIER LATIN ne demande qu'à se réveiller

Dans le numéro du *Libertaire* du mardi 18 courant, on pouvait lire un article paru sous ce titre : « Réveillons le Quartier Latin ».

Je ne connais pas Claude Guinot. Je signataire de cet article mais désire ardemment entrer en rapport avec lui. Je suis étudiant et je suis anarchiste. Je connais plusieurs camarades qui pensent comme moi. Ils ne sont qu'un nombre infime, jusqu'à présent, dont je puisse répondre, mais tous sont animés des meilleurs sentiments pour la cause et nourrissent tous une même haine pour la fleur de lys qui pousse au Quartier Latin avec une facilité rare en ces derniers temps. Pourquoi sont-ils si peu ? Parce que comme le dit le camarade Guinot : Les camelots sont les seuls qui soient vraiment bien groupés et soutenus.

Il est un fait que je déplore. Quand je porte mon bétail d'étudiant et que je circule dans un quartier populaire je me fais invinciblement traiter avec une hostilité justifiée de camelot du roi. Etudiant est-il donc devenu synonyme de royaliste ?

Vous tous, étudiants qui lisez ce journal, vous tous qui ne tremblez pas devant les cannes plombées de nos ennemis qui prétendent régner sur ce quartier qui nous appartient plus qu'à eux car c'est encore là que l'autorité et la tyrannie ont été de tous temps les plus exécrées vous tous qui avez souci de votre liberté, faites quelque chose, groupez-vous, c'est un étudiant qui vous parle, venez à lui sans crainte d'être reçu avec méfiance. Vous serez accueillis à bras ouverts par un petit groupe de révoltés !

Vous aurez mon adresse au *Libertaire* en écrivant ou en vous y rendant. Faites que l'année 1924 soit une année de renaissance des sentiments de liberté du Quartier Latin, prouvez que vous n'avez pas la plate mentalité des fils d'épiciers dont parle le camarade Guinot ; souvenez-vous de vos ancêtres du Quartier, de la Bohème hors la loi, de l'étudiant des Barricades et des coups de main comme celui qui harangua la foule du haut d'une borne en dépit de l'hostilité policière.

Soyez braves, nous serons une force !

Maurice SCHLAAX, étudiant.

Le camarade Guinot me fera-t-il l'immensité plaisir de me fixer un rendez-vous (chez moi au besoin), à l'aide de mon adresse qu'il trouvera au *Libertaire* ?

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— Les « Images de Paris » consacrent un double numéro d'octobre-novembre à des poètes nouveaux, parmi lesquels : Henri Dalby, Joseph Delteil, Marcel Sauvage, Jules Supervielle. Henri Dalby est le jeune poète de talent qui fit paraître, l'an passé, un remarquable recueil : *Les Poèmes de la vie mûre*.

— La « Banderole » annonce le tome II des œuvres poétiques complètes de Verlaine, dans la collection des Poètes maudits.

— M. Martial-Piéchaud succède à M. François Mauriac, comme critique dramatique de *La Revue Hebdomadaire*.

— Pour paraître prochainement dans la collection « Littérature », deux recueils de poèmes : *Le Mouvement Perpétuel*, par Louis Aragon, et *Périphrases*, par Marcel Noll.

Solidarité

Nos lecteurs se rappellent qu'une de nos camarades, abandonnée avec ses trois enfants, et sur le point d'être mère une nouvelle fois, se trouvant dans une détresse effroyable, nous nous étions adressés à eux.

Ainsi que nous nous y attendions, notre appel à la solidarité a été entendu. Nous avons pu adresser un premier secours en argent à notre camarade. Cela lui permettra de soulager momentanément ses souffrances.

L'un de nos amis s'est même offert à prendre un enfant à sa charge aussi longtemps qu'il le faudra. Un autre camarade lui a trouvé une occupation. C'est très bien, mais malheureusement insuffisant pour arracher cette pauvre mère à la triste situation où elle se trouve avec ses enfants.

Nous ne pouvons pas les laisser habiter plus longtemps une bicoque à la merci des intempéries. Il faut que nous lui trouvions un petit logement dans Paris, le plus rapidement possible. Ecrire à L'Entente.

Vient de paraître.

ROMAIN ROLLAND

Mahatma Gandhi

Prix : 6 fr. 75. — Franco : 7 fr. 30

L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

POUR GERMAINE BERTON

A la Bourse du Travail

Vendredi soir, au début d'un meeting contre la vie chère par Jouhaux, le secrétaire de l'Union confédérée, Guiraud prit la parole en faveur de Germaine Berton.

La salle fut unanime à réclamer l'acquiescement de Germaine Berton.

A la Muse Rouge

A l'occasion de son assemblée générale, coïncidant avec la comparaison, devant le jury parisien, de Germaine Berton, le groupe des poètes chansonniers et artistes révolutionnaires adresse à cette dernière l'expression des sentiments très affectueux de ses collaborateurs et amis :

Croit devoir rappeler que, entre autres inculpés de même catégorie, Raoul Villain et Conrad ont été reconnus non coupables et acquittés ;

Espère que MM. les jurés, se basant sur ces précédents juridiques, rendront la liberté à Germaine Berton.

Les grèves

Métaux. Chez Johnson. — Une trentaine d'ouvriers outilleurs, les meilleurs professionnels, ont quitté cette boîte qui se trouve quai Jemmapes, pour protester contre le maintien d'un contremaître dont ils demandaient le renvoi.

Cristallerie de Courbevoie. — Les grévistes sont aussi décidés que le premier jour. Les deux ou trois malheureux qui font les jaunes ne peuvent empêcher la réussite du mouvement.

Libre Parisien. — La plus grande partie des maisons ont cédé. La grève-tampon continue dans les quelques boîtes qui n'ont pas accepté les revendications ouvrières.

L'impôt de grève est suspendu pour le moment, en raison du petit nombre de grévistes.

Bâtiment des Sables-d'Olonne. — Le conflit avait été porté devant le juge de paix, ce dernier a désigné des arbitres.

Les ouvriers ont repris le travail en attendant la sentence arbitrale.

Qu'ils ouvrent les yeux, car les solutions de ce genre n'ont jamais été favorables aux travailleurs.

Dockers de Dunkerque. — Les ouvriers du port réclament une augmentation journalière de cinq francs.

Imprimeurs de Grenoble. — Les travailleurs des journaux ont réclamé une augmentation de 3 fr. par jour. Les patrons ayant accordé 2 fr., les ouvriers ont accepté cette légère augmentation et se préparent pour obtenir davantage. C'est toujours autant de pris.

Mineurs de Rochelle. — Dans le Gard, 200 parias du sous-sol se sont mis en grève réclamant le renvoi d'un garde-chiourme et une augmentation de salaires.

Métaux de Commeny. — Les ouvriers, chainiers de la Société des Forges et Châneries du Centre réclament des salaires plus élevés.

Dockers de Cette. — Les syndicats du port ont décidé une grève de 24 heures, par solidarité envers les charretiers en lutte.

Textile de Romilly. — La grève chez les ouvriers du tissu élastique continue sans défaillance. L'arbitrage du sous-préfet de Nogent-sur-Seine a été accepté.

Pétroliers de Chalon-sur-Saône. — Ouvriers et ouvrières, au complet, ont cessé le travail pour s'opposer au renvoi d'un des leurs.

Les travailleurs municipaux

Dans leur réunion de samedi, tenue à la Bourse, ils ont protesté contre l'ingérence du pouvoir central en matière communale, et ont pris acte des votes du Conseil municipal.

Ils se sont ensuite préoccupés de l'unité.

Réunion des Travailleurs de la viande

Les travailleurs de l'industrie de la viande se sont réunis, à la Bourse du Travail, hier, et ont voté l'ordre du jour suivant :

« Les travailleurs de l'industrie de la viande, réunis, le 23 décembre, après une large discussion, donnent un mandat impératif au conseil syndical pour organiser de grandes réunions dans tous les quartiers et faire toute l'agitation nécessaire pour le grand meeting central qui aura lieu le 13 janvier 1924. »

« A cette date, les travailleurs de la viande devront avoir obtenu, comme tous les autres travailleurs, l'application des

Pour perfectionner notre quotidien

Souscription à l'Emprunt de 150.000 Frs

Je, soussigné (Nom, prénoms, adresse)

déclare souscrire à — part — (nombre en toutes lettres) de cent francs chacune, pour le « LIBERTAIRE » quotidien, dans les conditions fixées par le Congrès de l'Union Anarchiste des 12 et 13 août.

, le 1923.

(Signature)

Les souscriptions sont reçues tous les jours à l'Administration du « LIBERTAIRE », 9, rue Louis-Blanc, de 9 heures à midi et de 14 à 19 heures, le dimanche, de 9 h. à midi. Par correspondance, adresser les sommes souscrites : Chèque postal Férandel, 586-85, Paris.

Communiqués Syndicaux

AUX SYNDICATS PARISIENS

Il est rappelé aux permanents que le *Libertaire* quotidien possède sa boîte à correspondance dans le bureau de la presse, n° 20, premier étage. Bourse du Travail.

Un rédacteur y passe chaque jour à 17 h. pour prendre les communications des organisations ouvrières.

Notre rédacteur passe également, vers la même heure, rue Grange-aux-Belles.

Des dispositions vont être prises pour que ce travail se fasse aussi à l'annexe de la Bourse, rue du Bouloi.

Nous engageons les bureaux syndicaux à nous donner tous leurs communiqués.

Fermeture de la Bourse. — La Bourse sera fermée le lundi 24 décembre à midi et le mardi 25 toute la journée.

Fédération du bâtiment. — Réunion de la commission du journal « Le Travailleur du Bâtiment », aujourd'hui 24 décembre, à 17 h. et demie, au siège.

Terrassiers. — Le syndicat général des terrassiers de Seine et Seine-et-Oise informe ses adhérents qu'ils ne doivent pas, momentanément, se diriger sur la ville du Havre.

Nos camarades havrais sont en lutte contre certaines grosses entreprises par la grève tampon et le trop grand nombre de bras sur le marché du travail nuirait au mouvement entrepris.

Dimanche prochain, à 9 heures, à Chaville, salle Hém, Grande-Rue, il y aura une permanence pour le retrait des cartes 1924.

A Paris, la permanence, au siège, reçoit les cotisations.

Aux Hospitaliers ! — Tous à la manifestation de ce soir.

Aux Cheminots parisiens ! — Tous les camarades cheminots de la région parisienne sont priés de prendre part à la manifestation décidée par le Cartel Unitaire des Services publics, qui aura lieu aujourd'hui lundi 24 décembre, à 18 h. 30, à la Porte Saint-Denis.

Comité intersyndical de Montreuil, Bagnolet, Vincennes. — Aujourd'hui, lundi, à 20 h. 30, salle des fêtes, rue Marcelin-Berthelot, fête du Réveil et de l'Arbre Rouge, avec concert, distribution de jouets et bal.

Jeunesse Syndicaliste de Lyon. — Dimanche 30 décembre, à 14 h. 30, à la Bourse du Travail, 39, cours Morand, manifestation artistique, avec le concours de nombreux artistes et du Théâtre du Peuple.

Conférence par Argence. — Entrée : 1 franc.

La Vie de l'Union Anarchiste

COMITE D'INITIATIVE DE LA FEDERATION DE LA REGION PARISIENNE

Réunion aujourd'hui 24, à 8 h. 45, 49, rue de Bretagne. Vu l'urgence des questions à l'ordre du jour, tous les groupes sont instamment priés d'envoyer des délégués.

Le Comité de Propagande.

Groupe Théâtral. — Le Groupe adresse un appel aux camarades qui se sentent des dispositions pour le théâtre. Il entend aussi un appel aux camarades musiciens, en vue de la constitution d'un orchestre.

Les adhésions sont reçues tous les samedis, de 5 à 7 heures, au « Libertaire ».

FEDERATION ANARCHISTE DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

Tous les camarades libertaires de Lille, Roubaix et environs sont invités à se réunir, aujourd'hui 24 décembre, à 19 heures, chez le camarade Albert Périer, rue Debrue, à Wasquehal, nouveau baraquement. Des ordres au pavé de Lille.

Des communications urgentes et importantes leur seront soumises.

La présence de tous est indispensable. P.-S. — Les copains de la minorité syndicale sont cordialement invités.

Communications diverses

L'Entraide. — Vu la réunion de contrôle dans les premiers jours de l'année, il ne sera pas donné de compte rendu dans les journaux corporatifs avant le 15 janvier 1924.

Les Compagnons de « L'En dehors ». — Aujourd'hui lundi 24 décembre, Maison commune (salle Liebknecht), 49, rue de Bretagne, à 20 h. et demie : « La réalité du progrès », par Marcel, Participation de Marc L. Lefort, E. Armand, etc.

Pré-Saint-Gervais. — Les Enfants de Sémainaz. — Fête annuelle de l'Arbre Rouge, aujourd'hui lundi 24 décembre, à 20 h. 30, salle des fêtes de la mairie.

Concert suivi de bal.

Bagneux. — La Fraternelle. — Aujourd'hui, à 21 heures, Maison de la Coopération, rue Sadi-Carnot, 70, goûter et sauterie.

Vigneux. — Ce soir, à 20 h. 30, salle du Progrès, avenue du Parc, concert et bal.

La Muse Rouge (23^e année). — Ce soir, lundi 24 décembre, à 20 h. 30, au siège, 49, rue de Bretagne, goûter exceptionnelle par le groupe de poètes, chansonniers et artistes révolutionnaires. Une bonne et saine soirée de récréation éducative.

Participation aux frais et taxes : 1 fr. 50 par personne; enfants, 1 fr. 50. — Invitation cordiale à tous.

PETITES CORRESPONDANCES

Raviquet, ton abonnement finira le 29 février 1924.

Hané veut-il nous donner son adresse pour réabonnement.

Lovret-Paris. — Ton abonnement finira le 15 février.

Moreau-Nantes. — Reçu 73 francs, soit : 50 francs pour une part d'action; 13 francs pour abonnement; 10 francs pour le « Libertaire ». T'envoie un carnet d'abonnement.

A. M. à Givors. — Part de numéro. Veux-tu nous rappeler de quel livre il s'agit. Pas de camarade serbe.

Warnotte, Verviers. — Reçu ton abonnement.

Conain, à Souchez. — Bien reçu. Merci.

Grenier, Saint-Sauveur. — Bien reçu lettre. Merci.

Le camarade Stauffer ou Fleuster, 11, passage Nuzmer 19, demande des nouvelles de Odéa, Makati et des deux filles de Rirette Maitrejean.

Un camarade désire se procurer le livre : « De Ravachol à Caserio », de Varennes. Celui qui pourrait s'en défaire est prié de l'apporter au « Libertaire ».